

ALASTAIR McBRIDE

A raised fist in a black leather glove, bound by a rusty chain, with an American flag in the background.

LE CHEVAL
ET
L'ESCLAVE

Alastair McBRIDE

Le Cheval et l'Esclave

© Alastair McBRIDE, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7233-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Si pauvre soit-il, nul ne sera esclave* »

(Tiré de « *Battle cry of freedom* », hymne de l'armée nordiste pendant la
Guerre de Sécession)

À Fernand et Georges, qui m'ont inspiré pour la rédaction de ce livre

Prologue

De la Géorgie au Mississippi

Appelez-moi John Coffey.

Je suis né esclave dans une plantation en Géorgie (ne me demandez pas quand). Tous mes frères et soeurs sont morts en bas âge, de maladie, d'épuisement ou de malnutrition. Mes parents trimaient toute la journée dans les champs de coton, sous les coups de fouet des « *oberseers* » (« contremaîtres »). Ceux-ci étaient d'autant plus cruels avec nous qu'il s'agissait, le plus souvent, de petits blancs médiocres, totalement dépourvus d'instruction, qui nous maltrahaient pour se faire bien voir des maîtres.

Ils étaient d'autant plus attachés à la suprématie de leur race que celle-ci était le seul critère qui les différençiait vraiment de nous.

Je ne me rappelle plus bien quand c'est arrivé, tellement j'étais petit. Mais je vois encore maman pleurant le soir, dans notre case misérable, à la lueur de la bougie, alors que je rentrais des champs. Elle me disait que nous n'allions peut-être plus jamais nous revoir.

En effet, notre maître avait tellement perdu au jeu qu'il allait se trouver contraint de vendre une grande partie de ses biens meubles et immeubles, pour se désendetter. Nous ses esclaves faisons partie de ses biens meubles.

C'est ainsi que nous fûmes conduits vers Atlanta, afin d'y être vendus au grand marché aux esclaves qui s'y tenait le dernier samedi du mois (les marchands d'esclaves jugeaient inconvenant de travailler le jour du Seigneur). L'annonce de vente stipulait, en parlant de notre famille :

« Couple avec un enfant mâle. Les trois éléments pourront être achetés séparément ou en un seul lot, au gré de la volonté des acheteurs ».

Grâce au ciel, notre famille fut achetée en un seul lot, par un planteur d'Alabama. Mais notre sort ne devint guère meilleur pour autant, bien au contraire.

Nos conditions de travail étaient encore pires qu'en Géorgie. Nous devons

assécher des marais infestés de moustiques porteurs de malaria, afin d'y étendre les cultures. Nous tombions continuellement malades, mais nous n'étions pas dispensés de travail pour autant : chaque matin, « *l'oberseer* » (« contremaître ») nous soumettait à l'appel, en menaçant des pires châtiments ceux qui ne se présenteraient pas.

Mais surtout, cet « *oberseer* » (Salem Jones, ainsi qu'il s'appelait) avait des vues sur ma mère, alternant les promesses et les menaces pour qu'elle se donne à lui.

Bien entendu, ma mère avait d'abord refusé. Mais un jour où j'étais gravement malade, elle avait finalement accepté de céder à ses avances, en échange de la promesse de soins, d'une meilleure nourriture et d'une dispense temporaire de travail pour moi.

Mon père était un chrétien fervent. Tous les dimanches, il se rendait aux réunions secrètes organisées par un prêcheur de notre race, qui nous exhortait à la patience, affirmant que Dieu nous libérerait bientôt, tout comme il avait autrefois libéré les esclaves hébreux du joug de Pharaon.

Mais en apprenant la vérité, il avait perdu toute contenance.

Un soir où ma mère était de nouveau contrainte de se soumettre aux désirs sordides de ce Salem Jones, mon père avait fait irruption dans sa maison, muni d'une hache, et la lui avait plantée dans le dos. Malheureusement, Jones mettrait plus d'une demi-heure à mourir. Plus qu'assez pour alerter les autres gardiens, par ses cris de gorêt.

Mon père fut pendu dès le lendemain, après avoir essuyé une bonne cinquantaine de coups de fouet. Son corps demeura suspendu à la branche une semaine durant, à la merci des vautours et des rapaces, pour servir d'exemple aux autres esclaves qui seraient tentés de se révolter.

Ma mère ne put le supporter et en mourut de chagrin, au bout de quelques mois. Si bien que je me retrouvai orphelin, alors que je ne devais pas avoir plus de 5 ou 6 ans.

Je fus momentanément hébergé par un voisin, esclave comme nous, qui s'appelait Tom. Bien vite, je m'attachai à lui, au point de l'appeler « oncle ».

Mais je ne profitai pas de son hospitalité bien longtemps. Après environ une année, notre maître fut tué dans un duel. Une « affaire d'honneur », ainsi qu'ils appelaient ça.

Comme il avait plusieurs héritiers, et que ceux-ci n'étaient pas parvenus à se mettre d'accord sur le partage de ses biens (et notamment de ses biens meubles...) il avait été décidé d'en vendre une certaine quantité, afin d'égaliser les parts.

Du coup, je me retrouvai vendu à nouveau (cette fois seul) à un propriétaire du Mississippi, du nom de Jérémie Wright.

Grâce au ciel, ce propriétaire était humain, et attentif à notre sort. Souvent, il venait visiter nos cases avec sa jeune femme, qu'il venait d'épouser. Il n'hésitait pas à nous demander quels étaient nos besoins, et à consentir de grosses dépenses pour améliorer notre nourriture, notre habillement ou nos conditions de logement. Il avait interdit le travail des femmes, des enfants et des vieillards, tout en laissant au moins un jour de repos par semaine aux hommes.

Enfin, il avait rigoureusement interdit les châtiments corporels sur sa plantation, renvoyant à plusieurs reprises des « *oberseers* » qui s'étaient montrés cruels envers nous.

Inutile de dire que les propriétaires voisins le détestaient.

C'est ainsi que je pus grandir dans une paix relative, adopté par un couple d'esclaves qui avait perdu tous ses enfants, et dont la femme ne pouvait plus enfanter. Elle était devenue stérile après avoir subi un viol aggravé par des maraudeurs blancs, qui avaient voulu se défouler chez les esclaves, après une soirée trop arrosée.

Evidemment, le travail restait dur, avec de longues journées épuisantes de 12 à 15 heures, à collecter le coton, sous un soleil brûlant, et sans pouvoir jamais s'éloigner de la plantation (sauf éventuellement pour emmener le maître et sa famille en voyage, notamment à Jackson, où il avait régulièrement des affaires à régler). De plus, si les Blancs nous épargnaient, les maladies, elles, ne nous épargnaient pas.

Heureusement, je fus assez vite retiré des champs pour être affecté au service du maître, à la cuisine et à l'écurie. Je développai rapidement des compétences reconnues de palefrenier comme de maître coq.

Ayant ainsi gagné la confiance de Monsieur Jérémie, et m'étant lié d'amitié avec son fils aîné (Charles), j'appris rapidement à tirer et à monter à cheval, pour l'accompagner dans ses parties de chasse ou ses randonnées.

Monsieur Charles m'apprit même à lire et à écrire. En secret, bien sûr, dès lors que c'était rigoureusement interdit par la législation des Etats esclavagistes. Dans le Mississippi, c'était même puni de mort. C'est pourquoi d'ailleurs je me gardais bien de faire état de mon savoir autour de moi. Je le réservais pour la femme que j'épouserai, et les enfants que j'aurais avec elle.

Je ne tardai pas d'ailleurs à rencontrer une adorable jeune fille, dont je tombai vite amoureux. Elle s'appelait Sémiramis, et se montrait aussi douce que belle.

Un peu trop peut-être, car elle m'avoua bien vite que le second fils de notre maître (Robert) la poursuivait depuis longtemps de ses assiduités. Il avait même voulu la faire recruter comme esclave de maison, afin de l'avoir près d'elle. Mais son père et son frère aîné s'y étaient opposés, voyant clairement ce qu'il avait derrière la tête.

Plusieurs fois d'ailleurs, ce jeune salaud s'était rendu à notre case, pour lui demander ses faveurs – y compris devant moi ! Il nous promettait de nous épargner les travaux les plus pénibles, et de nous donner de la bonne nourriture, si elle cédait à ses avances.

Un soir, il tenta même d'abuser de Sémiramis. Mais celle-ci le gifla jusqu'au sang, et eut le temps de me prévenir, par ses cris.

Lorsque j'arrivai, je l'assommaï d'un violent coup de poing. Normalement, un tel geste aurait dû me valoir la flagellation à mort. Mais je ne manquai pas de prévenir ce mauvais homme que, s'il tentait quoi que ce fût contre moi, je préviendrais son père et son frère aîné de ses manigances. Sachant toute la confiance, et même l'amitié dont je bénéficiais de leur part, il préféra battre en retraite. Pour cette fois, du moins.

Par la suite, pendant quelques temps, nous vécûmes dans une certaine sérénité.

D'autant plus qu'un enfant (une petite fille) vint bientôt réjouir notre foyer.

L'avenir nous paraissait d'autant plus dégagé que le fils aîné de notre maître, qui était si bon pour nous, devait reprendre la plantation à la mort de ce dernier. Le cadet, en revanche, devrait se contenter d'obéir à son frère, ou partir.

Mais c'était trop beau pour durer bien longtemps.

En effet, lorsque la guerre éclata entre les Etats-Unis et le Mexique, le fils aîné (Charles), qui était un ancien élève de West Point (comme beaucoup de jeunes aristocrates du Sud), partit rejoindre l'armée, afin de prendre le commandement d'une section, au sein d'une compagnie dirigée par un capitaine originaire de Virginie, du nom de Robert Lee.

Poussé par mon amitié et ma fidélité envers Monsieur Charles, je voulus l'accompagner à la guerre, pour être attaché à sa personne. Mais il refusa, affirmant que c'était trop dangereux.

Il n'avait pas tort : il fut tué d'une balle en pleine tête, alors qu'il dirigeait une charge de cavalerie, à la bataille de Churubusco.

Avec lui furent enterrés mes derniers espoirs de continuer à mener une vie décente, dans la plantation.

En effet, Monsieur Charles disparu, c'est son maudit frère cadet (Monsieur Robert) qui se retrouva en première place, pour hériter de la propriété.

Ce n'est pas pour autant, heureusement, que le maître lui fit davantage confiance, bien au contraire. Chaque fois qu'il était présent au domaine, il tenait à contrôler chaque détail de sa gestion. Il maugréait constamment, d'ailleurs, après son bon à rien de fils cadet, qui préférait passer son temps à jouer, à boire et à cultiver les mauvaises fréquentations, plutôt que de se préparer à gérer la plantation.

L'inconvénient, c'est que le maître était de moins en moins présent. Sa femme, atteinte de la tuberculose, nécessitait des soins de plus en plus lourds, et des séjours de repos de plus en plus longs, sur la côte Est, à Savannah. Et pour rien au monde il n'aurait laissé sa femme toute seule, aux mains d'inconnus.

Son mauvais fils en profitait pour laisser le domaine aller à vau-l'eau,

embauchant des contremaîtres incompetents et brutaux, et dilapidant la fortune de son père dans les dettes de jeu, ou des cadeaux extravagants à ses nombreuses maîtresses.

Sa plus grande crainte était d'ailleurs que son père ne finisse par le déshériter.

Et finalement, le malheur s'abattit sur nous, alors que notre maître était parti pour un voyage de très longue durée : en plus du séjour qu'il devait effectuer à Savannah, sur la côte de Géorgie, il lui fallait se rendre à Charleston (en Caroline du Sud), afin de participer à une convention démocrate. Les propriétaires sudistes, en effet, craignaient de plus en plus pour le maintien de leur « *Institution Particulière* » (l'esclavage, bien sûr).

C'est là que Monsieur Robert en profita pour frapper.

*

Croyant être seul maître après Dieu du domaine pendant plusieurs mois, il revint à la charge, pour tenter de profiter de mon épouse.

N'osant pas le faire pendant que j'étais là, il imagina un stratagème particulièrement diabolique, pour m'éloigner temporairement de la propriété.

Il me « loua » (oui !) à des trafiquants, qui regroupaient des esclaves mâles et femelles dans de sinistres camps, dont on soupçonnait vaguement l'existence, mais dont personne n'avait jamais pu rapporter la preuve.

Il s'agissait de « camps de reproduction », véritables haras humains, où des hommes et des femmes qui ne se connaissaient pas étaient accouplés quasiment de force, comme des bêtes, afin d'augmenter justement le « cheptel » des esclavagistes. Ce système avait été inventé en secret par certains marchands d'esclaves, afin de pallier la raréfaction de main d'oeuvre servile, entraînée par l'interdiction de la Traite des Noirs et du commerce triangulaire, quelques décennies plus tôt.

Peu importait à ces monstres que les hommes et les femmes ainsi regroupés ensemble fussent déjà mariés par ailleurs. Pour eux, cela n'entraînait pas plus en